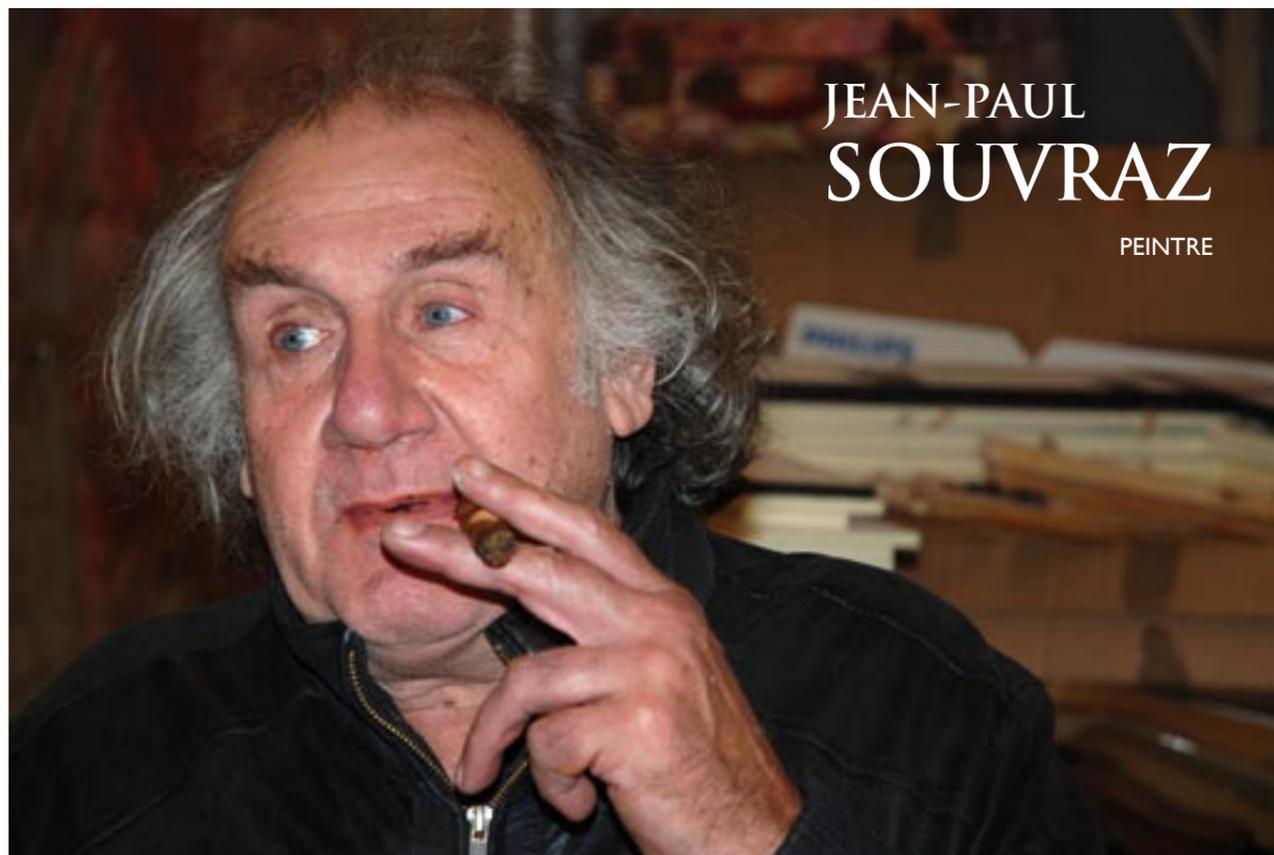


PAR JEAN-MARIE BEDORET
PSYCHIATRE, AMATEUR D'ART

JEAN-PAUL SOUVRAZ

PEINTRE



À Dunkerque, on dit "aller au Touquet" quand il s'agit du Touquet-Paris-Plage. Ici dans cette extrémité orientale de la Flandre, Malo-les-Bains était dépourvue de galerie d'art, tout au moins dans les années quatre-vingt. On allait donc au Touquet pour d'autres raisons que la baignade, pour flâner dans la station et avoir une chance de regarder des toiles de Jean-Paul Souvraz, artiste parisien, à la galerie Carlier aujourd'hui disparue.

LA RENCONTRE

Rendez-vous est pris avec Jean Paul Souvraz, rue Pasteur, dans une de ces communes dont la dénomination, se terminant par un -kerque - quasi guttural, ne laisse aucune hésitation quant à son origine flamande et la présence d'une église. Mais que fait-il chez nous, cet artiste autrefois parisien, à l'ombre d'un -kerque - avec un patronyme évoquant la Savoie ? C'est simple, dit-il. Il est né à Lille, son épouse originaire de la région dunkerquoise. Alors comme les vieux éléphants (sic), ils sont revenus au pays en 2005. Sa stature massive, une attitude volontiers un peu penchée en avant comme si il allait vous rentrer dedans en répétant son sempiternel « t'as pigé » ne détonne pas avec ce qu'il y a encore de flamand dans notre contrée devenue industrielle. Mais Souvraz a ce regard étonné, intense, chaleureux, avec aussi avec quelque chose témoignant d'une fragilité à la Julietta Massina dans *La Strada*. Derrière un grand front prolongé par une calvitie plus que débutante, on devine une effervescence psychique jamais au repos, dont l'énergie débordante est sans doute responsable de l'allure hérissée, ébouriffée, d'une couronne de cheveux mi-longs grisonnants. Il est manifeste que cet homme est encombré par une force dont l'expression dans la peinture ne le délivre pas complètement.

Ces « rendez-vous » dans les ateliers d'artistes sont à entendre au pied de la lettre. La rencontre, si elle a lieu, est une façon de « se rendre » à l'autre dans l'intimité d'une relation. L'artiste « s'expose » avec son travail et le regardeur prend le risque de « se dire » par ce qu'il éprouve devant ce travail. Alors le rituel du petit café et d'une conversation anodine est là, ici comme ailleurs, pour établir la relation évaluée sur la capacité d'apprivoisement réciproque avant de passer dans l'atelier. Ce lieu de création est à la fois complètement privé - où l'artiste met au monde quelque chose de lui - et public, de par ces amateurs/regardeurs qui authentifient cette mise au monde.

FRANÇOIS VILLON DANS L'ATELIER

Dans la petite maison rue Pasteur, je me suis « rendu », lâchant prise, et ainsi ce jour-là avec ces toiles de Jean-Paul Souvraz, j'ai voyagé de Bourges-sa cathédrale, ses gargouilles- à Ostende-sa plage, ses estivants.

Une toile choisie par lui avec un hasard qui m'échappe est mise sur son chevalet puis une autre et l'aventure commence. Féerie de la couleur « Oui ! On dit que je suis un coloriste et d'ailleurs je suis fier de ces gris bleus que je suis seul à faire... » Spectateur, je suis dans la couleur, cerné, fixé, maîtrisé. Mon regard traverse les tableaux sans dessus sans dessous, s'infiltré entre eux, colle aux pincesaux, aux pots, s'attarde sur les affiches et photos punaisées aux murs avant de se fixer sur le chevalet. Un bazar d'atelier mais toute proportion gardée, il y a pire, alors que j'en ai vu d'autres bien rangés, les pots sur les étagères, les pincesaux alignés et presque la blouse au crochet du mur.

Les toiles se succèdent sur le chevalet, je photographie, demande leur titre. Un arrêt sur celle-ci, *Les Souvenirs*. Elle est grande. En me reculant pour mieux saisir la scénographie, je pense à François Villon. Magie de l'œuvre d'artiste qui vous emmène dans le dédale de votre grenier à images, à souvenirs empoussiérés. François Villon, parce que de loin je vois comme des poternes et leurs pendus, et les trois ou quatre petites taches noires - de rien du tout - détails insignifiants, comme des corbeaux charognards aux cris lugubres. À cette évocation, l'artiste me répond être admirateur de ce poète volontiers lu. Alors à propos de lecture, il dit sa ferveur pour des auteurs tels Ibsen et sa dramaturgie (pense-t-il à *Quand nous réveillerons d'entre les morts* en écho à *La ballade des pendus* de Villon ?) ou encore à Auguste Strinberg, autre écrivain, dramaturge et peintre nordique. De ce point de littérature, nous échangeons sur le cinéma à partir de ce que je vois toujours sur cette toile *Ma famille*, d'un chapeau et d'un col rouges d'évêque du personnage en haut à gauche et de lui dire ma quasi terreur déclenchée adolescent par ce film d'Otto Preminger *Sainte Jeanne*, l'aspect lugubre renforcé par le noir et blanc. L'évêque avait ce nom - Cauchon- à la phonétique étrange pour l'âme sensible. En résonance à mes peurs il dit « *Nuit et brouillard* d'Alain Resnais, tu connais certainement ! » et explique ses cauchemars d'enfant induits par ces images. Nous discutons plus sérieusement sur cette frontière entre la réalité et l'imaginaire, le fictif et le réel et ainsi revenir à l'art.



CI-DESSUS DANS L'ATELIER ET À GAUCHE : LES SOUVENIRS

UN SECRET DANS LES « SOUVENIRS »

Retour alors à la toile *Les Souvenirs* avec cette femme séductrice aux ongles soignés et lèvres finement dessinées, face à un homme au profil improbable de par les oreilles démesurées et la blancheur de peau ; son sourire d'allure sarcastique accentue son étrangeté. Surmonté de cette curieuse bête à corne au dessus de sa tête, affublé dans le dos d'un hommpoisson, que veut ce personnage central inquiétant ? On se le demande. Son attitude guindée ambiguë quasi d'ecclésiastique confesseur, que le Jean-Paul petit a peut-être vu à la dérobée dans la cathédrale, renforce une atmosphère de Méphistophélès en lieu saint. Ça ne rigole pas dans la scénographie. Il semble même que les acteurs témoins du couple aient les lèvres cousues ; l'affaire est secrète.

PARIS-MADRID-OSTENDE

Peintures sur toile, support de bois, carton, petites, grandes figures défilent. Deux voyages en parallèles avancent dans une inorganisation dont la qualité première est de nous surprendre, artiste et regardeur. La première pérégrination est faite pour Souvraz du surgissement dans le désordre de souvenirs/repères dans l'espace et, de façon plus aléatoire, dans le temps au gré des nominations successives de son père, sous préfet. À l'entendre, la description de ce père représentant de l'Etat est fort éloignée de ce qu'Alphonse Daudet pouvait en dire. Viennent ensuite les aléas d'une scolarité autant dans les buissons que les salles de classe, mais dont il a gardé avec des camarades des contacts fiables. Il est peu bavard ce jour sur la formation aux Beaux-Arts, mais beaucoup plus quant à la richesse des rencontres à Paris avec d'autres artistes plasticiens, et sa fréquentation des musées qui lui vaut une connaissance solide de l'histoire de l'art.



OSTENDE

HOMMAGE À MARYAN



On l'écoute avec bonheur. Une toile émouvante *Hommage à Maryan*, peintre expressionniste, juif rescapé d'Auschwitz, témoigne de cette époque, de la richesse de ses rencontres. Partis de Bourges, il m'emmena jusqu'à Ostende, terminus temporaire avec ces petits formats sur bois ou toiles de femmes à la couleur de peau cramoisie sans doute par le soleil sur la plage d'Ostende (ci-contre). Sont-elles heureuses avec ces regards sans yeux ou l'inverse ? Le soleil ne suffit pas et leur absence de bras vous découragerait toute velléité d'attitude consolatrice.

Evidemment, les étapes n'ont pas manqué entre ces deux villes. Par exemple le souvenir précis d'avoir vu à dix ans les *Ménines* à Madrid avec sa mère qui l'emmenait dans les musées. Ou encore parmi les lieux susceptibles d'avoir agi sur son devenir, il se souvient comme il dit « d'un vieux peintre » monsieur Gabriel Trousselle dont beaucoup plus tard il cherchera des références sur internet, qui peignait au bord du canal à Saint-Omer et que son père sous-préfet du lieu essaya de faire connaître au public.

DÉPOUSSIÉRAGE DE GRENIER

L'autre voyage est plus passionné, dans les récits échangés de la visite de nos greniers respectifs personnels, un instant en partie dépoussiérés par le souffle des images scénographiques comme échappées de la main de l'artiste. Images échappées telle une expiration forte qui balaie le grenier et ses objets accumulés, oubliés. En écho aux propos de l'artiste devant ce chevalet/grenier d'un moment me vient cette réflexion de Gauguin sur sa peinture : « Je n'ai pas la prétention d'inventer quelque chose de nouveau. Ce que je désire, c'est un coin de moi encore inconnu ». Quant au regardeur, il se surprend dans ce voyage de découvrir des contrées ignorées de lui.

ANIMALITÉ OU MÉNAGERIE HUMAINE !

Souvraz aime brouiller les cartes. L'homme de l'*Hommage à Maryan* n'a rien de ce peintre aîné dans son allure presque d'extrême oriental de par ses yeux bridés. La toile dit l'enfermement de cet artiste qui a subi la déportation. Ainsi que Maryan a pu le vivre à Auschwitz, il est ridiculisé par un accoutrement grotesque dans une posture d'homme tronçonné plus amputé que l'intéressé lui-même et trainé dans un chariot au drapeau japonais, redondance des yeux bridés de l'homme charroyé. Fascisme nazi, fascisme japonais, même combat ! Que dire du totem mi-coq avec crêtes, mi-crêtes sans coq, mi-oiseau des îles et mi-prédateur affublant cet équipage ? Humains à figure animale, animaux à attitude humaine ! Cette dialectique insiste chez Souvraz. Centaures, cerbères, dragons, satyres, cyclopes, harpies, ou iconographie de l'Égypte ancienne ne m'aident pas à comprendre. L'explication de cette obstination animalière prend son origine, confie-t-il, dans son enfance. Vivant à Bourges, ville où était nommé son père, il passait plusieurs fois par jour devant la cathédrale pour aller à l'école et était intrigué, fasciné par les gargouilles.

Le musée d'art et d'histoire du Judaïsme à Paris, en fin d'année 2013, a présenté une exposition intitulée *La Ménagerie humaine*, peintures de l'artiste Mayan cité par Souvraz mettant en scène un carnaval mi-hommes mi-animaux pour dire la bêtise et l'horreur humaines.

Quoiqu'il en soit, Jean-Paul Souvraz a parcouru du chemin depuis la gargouille de l'enfance jusqu'à cette arrête de poisson à tête d'enfant (page de droite) soutenu par on ne sait quelle mère ne rayonnant pas de chaleur ni de bonheur devant son famélique rejeton. À l'entendre, cette animalité a la même fonction que le masque : elle permet les scénographies les plus fantasques et de nous mettre au spectacle d'un adulte et son rejeton abandonné, si le regardeur le voit comme cela... Ménagerie humaine.

LA MÉLANCOLIE PLUTÔT QUE LE SPLEEN

Sourire ou tout autre signe de joie sont rares dans la succession d'œuvres montrées ce jour. La profusion de personnages sous cette allure carnavalesque a pu faire dire que Jean-Paul Souvraz était un conteur stupéfiant. Mais il s'agit d'une scénographie de la non communication, laissant chaque spectateur inventer une histoire s'il n'est pas frappé de stupeur à en rester sans voix. Souvraz est un artiste de la figuration libre et non pas narrative. Il fuit l'anecdote. Pas étonnant que ce créateur dise aimer le travail pictural d'Edward Hopper qui offre la même liberté au regardeur de supputation événementielle. L'ensemble de ce travail, qui défile devant mes yeux, dégage un vécu de mélancolie plus proche de la tristesse, du chagrin, de l'abandon des êtres dans l'incommunicabilité que d'une valorisation de la morosité de l'existence (le spleen) chantée par les romantiques. Il ne s'agit pas d'une évocation de nos dissertations d'antan - les chants désespérés sont les chants les plus beaux - avec cette magnificence de la douleur, mais bien de félures anciennes marques d'identité.

Souvraz confie enfant avoir été assez seul avec ses gargouilles et en même temps comme au spectacle d'un monde qu'il a mémorisé agité, en représentation, fait de ces réceptions incessantes en sous-préfecture auxquelles il ne comprenait rien mais qu'il enregistrerait sur le mode d'une dramaturgie silencieuse. De façon simpliste, il avait en quelque sorte l'image, sans son ni texte. L'environnement lui prodiguait de multiples sensations, sans mot porteur de signification. Son « t'as pigé » répétitif quand on discute avec lui évoque plutôt sa crainte de n'avoir pu se faire comprendre peut-être par cette incertitude des mots utilisés. Cependant il le reste friand de ces sensations dont il a été submergé enfant, ne serait-ce que par ses lectures actuelles où prédominent les drames mais aussi plus prosaïquement par ces cigares italiens moitié fumés, mâchouillés, par aussi une agitation physique incessante, sa capacité d'aller à la grande ville à pied sans craindre les kilomètres comme pour mater la bête. Me viennent en écho à ce désarroi et cette solitude d'enfance de Souvraz, les images du petit Oskar qui observe un monde incompréhensible en le refusant dans *le Tambour* de Volker Schlöndorff.

Ce trop perçu dans ses premières années de vie sans les clés de compréhension, l'artiste nous le met en scène. Tandis que passe sur le chevalet la toile intitulée *Ma famille et moi*, il signale à mon attention son curieux jouet, petit véhicule à tête animale, en me prévenant que ces objets d'enfance sont souvent présents dans ces œuvres. En observant attentivement la photographie de ce travail, il semble que si la candeur de l'enfant est au premier plan comme celle de la fleur en bas à gauche, par contre le jeu des trois personnages n'est pas innocent. L'artiste a-t-il mis en scène la mort entre les deux personnages du couple ou un aïeul garant pour affirmer la limite de chacun ? Leur présence est comme un contrepoids face à l'affirmation de l'homme chapeauté dont on ne sait rien de sa relation au personnage vraisemblablement féminin derrière lui.



LA VENDEUSE DE POISSON

MA FAMILLE ET MOI





Le registre familial élargi au couple d'un oncle et de son épouse n'est pas plus sécurisant dans le travail appelé *Bord de Saône* (page de droite). Il est bien seul, le petit, dans sa petite barque - sur un coin bleu - bordé d'iris jaunes des marais de Saône-.

À voir l'aspect timoré de *L'institutrice*, hormis peut-être les jupes un peu courtes sur des jambes serrées, tentative de séduction vite réfrénée, l'école primaire n'était pas la franche gaieté, pas plus que la *Promenade* en caisse à roulette vraisemblablement sous bonne garde du personnel de la sous-préfecture, auquel dit-il avoir été souvent confié.

MISE EN SCÈNE...

À la question du premier geste sur la toile blanche puis de l'agencement progressif du sujet traité, Souvraz répond que l'idée d'un personnage qui sera central amorce la création, sans qu'il sache où elle va la conduire. La toile est, selon l'inspiration, départagée par quelques diagonales, croix. Et puis c'est l'aventure avec les couleurs car il n'a jamais d'idée préconçue. Au préalable toile ou support bois ont été recouverts d'un sorte d'enduit un peu sableux. Des morceaux de tissus sont souvent collés sur cet enduit, ce qui avec l'aspect granuleux, accroche la lumière et donne un effet de relief à une peinture colle saturée de pigments.

Le travail de Souvraz est au sens propre une mise en scène dans ce moment qui précède le spectacle, son déroulement. Le temps est suspendu, les personnages figés et le regardeur construit au gré de ce qu'il voit une histoire. D'ailleurs voir n'est pas regarder. Si la rétine du spectateur voit tout, ce qu'il regarde est ce que le tableau est venu chercher en lui. Avec Souvraz, le regard est remué. De ce fait, certains diront qu'il est un peintre de la figuration libre ; d'autres, du néo expressionisme de par l'intensité presque fauve des couleurs... En fait Souvraz est lui et pas identifiable à d'autres.

Site de l'artiste :
www.souvraz.com

Exposé en permanence à Paris, Macon et plus près de la Côte d'Opale, à la Galerie du Rat Mort, Vlanderstraat, Ostende.

EN HAUT : L'INSTITUTRICE

EN BAS : LA PROMENADE



BORD DE SAÔNE